

L'utopie est morte !  
Vive l'utopie !

## DU MÊME AUTEUR

### Documents :

- Les Dossiers noirs de la police française*, Éditions du Seuil, 1971.  
*Les Dossiers noirs de la justice française*, Éditions du Seuil, 1974.  
*L’Affaire Seznec* (Prix littéraire des Droits de l’homme), Plon, 1988.  
*Le Mystère Saint-Aubin*, Flammarion, 1993.  
*Panagoulis, le sang de la Grèce*, Maspero-La Découverte, 1969.  
*Et vous êtes de gauche*, Galilée, 1979.  
*Les partageux ne meurent jamais*, Les Belles Lettres, 1992.

### Romans :

- Un assassin très ordinaire*, Éditions du Seuil, 1978.  
*Récit édifiant des activités d’un nommé Jésus*, Balland, 1997.  
*L’Aboyeuse de Djibouti*, Éditions Acoria-Afrique, 2001.  
*Un amour de Meaulnes*, Éditions Cairn, 2001.  
*La Mort du Grand Meaulnes*, Le Miroir, 2002.

### Récit :

- Le Cachot*, Maspero-La Découverte, 1967.

### Guides :

- Guide du militant*, Éditions du Seuil, 1972.  
*Guide du citoyen face à la police*, Éditions du Seuil, 1980.

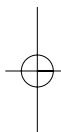
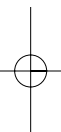
### Jeunesse :

- L’injustice racontée aux enfants* (Prix des Enfants du Livre), Les éditions de l’Atelier, 1997.  
*La politique expliquée aux enfants (et aux autres)*, dessins de Plantu, Les éditions de l’Atelier, 2002.

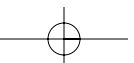
Denis Langlois

L'utopie est morte !  
Vive l'utopie !

ÉDITIONS MICHALON



© 2005, Éditions Michalon  
35, rue Berger – 75001 Paris  
ISBN : 2-84186-265-8



« *Soyez réalistes, demandez l'impossible.* »

Autant l'avouer tout de suite : je suis un révolutionnaire déçu. J'ai consacré l'essentiel de ma vie à essayer de transformer la société dans un sens plus juste. Moins d'inégalités, moins de fric coulant toujours dans les mêmes mains. Le grand partage. J'ai échoué, je sais maintenant que c'est impossible, qu'il s'agit d'une utopie irréalisable. Marx et Bakounine se gouraient : la société sans classes n'existera jamais. En admettant qu'il soit possible de se débarrasser de la bourgeoisie, il faudra ensuite se colleter avec les dents longues de la nouvelle petite bourgeoisie moderniste, puis avec les bobos ambitieux, les cadres supérieurs qui croient en leur supériorité, les classes moyennes nettement au-dessus de la moyenne. Bref, il y aura toujours une catégorie sociale pour dominer les autres.

Je ne veux plus perdre mon temps à me battre contre des moulins à vent. J'ai autre chose à faire qu'à dénoncer

*L'utopie est morte !*

les anciens « révolutionnaires » qui sont aujourd'hui députés ou ministres, les partis gauchistes électoralistes officiellement financés par l'État autrefois honni. Nulle intention de leur rappeler le temps où ils braillaient le slogan « Élections, piège à cons » et publiaient des livres sur la « Farce électorale ». Pas davantage envie de me donner bonne conscience et l'impression de continuer toujours et encore en endossant l'habit passe-partout de l'« altermondialiste ».

Je m'adresse à mes complices d'espérance, les révoltés de la Sociale, les anciens et anciennes de Mai 68, les combattants de toutes les causes perdues, ceux qui n'ont pas trahi, mais qui, déçus, se sont retirés dans leur coin. Ils sont dispersés, isolés, je ne connais pas leur point de chute, mais grâce au bouche à oreille, pour un soir, je vais tenter de les rassembler. Ces mots sont pour eux. Je les convie au grand meeting. Ne mégotons pas. « Le Grand Meeting du Métropolitain. » Se retrouver ensemble, se faire plaisir une nouvelle fois.

Il faut un lieu. Ne cherchez pas. Il est tout désigné : la grande salle de la Mutualité à Paris, la fameuse « Mutu ». Nous en avons tous rêvé, nous l'avons tous connue. Elle est définitivement nôtre.

Secouons la poussière des fauteuils au rouge délavé. Comme aux plus beaux jours, le parterre et les balcons sont pleins jusqu'au bastingage. Il y a du monde dans le hall au bas du grand escalier et même dans la rue Saint-Victor.

Du retard bien sûr comme d'habitude, une bonne demi-heure, de la pagaille, de l'effervescence pour cacher

*Vive l'utopie !*

l'émotion, mais d'un seul coup tout le monde sent que le début est imminent. Un silence qui serre le cœur et brusquement le rideau écarlate se lève. Battez tambours, sonnez trompettes, en Technicolor et en relief, *ladies and gentlemen*, voici l'utopie ! La seule, l'unique, la vraie ! L'utopie révolutionnaire !

Quelques personnes qui se sont trompées de salle replient leurs strapontins et gagnent la sortie. Nous sommes désormais entre nous. Le spectacle peut commencer.

Cela s'appelle « C'est la lutte finale ! » Dans toute tragédie, il faut un fil conducteur, un air connu qui traverse la scène du début à la fin. Une rengaine que nous connaissons bien, que nous pouvons chanter, le poing levé, sans trop nous égarer dans les paroles.

« Debout les damnés de la terre ! Debout les forçats de la faim ! C'est la lutte finale ! Groupons-nous, et demain, l'Internationale sera le genre humain ! »

Bon voilà, nous nous sommes bien échauffés, c'est ce qu'il faut à nos âges, tout le monde a rangé son poing.

Rappelez-vous, les discours étaient un peu chiants, souvent interminables, mais sans discours il n'y a pas de meetings. De toute façon personne n'est jamais obligé d'écouter.

Regardez-le ce type au crâne dégarni et à la barbe grisonnante, s'avancant vers un micro qui obligatoirement à un moment donné ne crachera plus que des parasites ou simplement du silence. Il ajuste ses lunettes et pose ses papiers sur le pupitre. Pour ne pas se tromper, il a mis des

*L'utopie est morte !*

numéros aux pages. Il se trompera quand même. En attendant, il se racle la gorge.

« Camarades ! », lance-t-il.

On commence toujours par « Camarades ! » D'abord, c'est un beau mot et puis on doit toujours commencer par « Camarades ! » C'est une règle absolue et, par définition, les règles absolues, même chez les révolutionnaires, ne doivent pas être violées.

« Camarades, nous avons un droit : celui de vivre avec intensité. Pourquoi nous contenter du passé ou d'un présent incolore ? Nous voulons mordre à pleines canines dans la couenne du futur ! »

Applaudissements. On applaudit toujours les trois premières phrases d'un discours. Ensuite, on pourra être plus critique. Mais, chut, je vous laisse écouter la suite. On en parlera après le meeting justement au bistrot du Métropolitain.

« Camarades, face à cette société égoïste qui s'affirme rationnelle et immuable, nous disons « Non ! » Nous défions l'ordre. Nous nous laissons aller au désir de chambouler le monde. Nous déclarons solennellement possible ce qui est aujourd'hui inaccessible. Nous usons du droit légitime d'innover !

Pas question de laisser la place à ceux qui ont réduit la politique au soin de gérer petitement le quotidien. Nous refusons de n'être que des spectateurs désengagés de l'histoire, de notre propre histoire. Au contraire, nous voulons la prendre à bras-le-corps, par la peau du cou, la maîtriser, la dominer, ne serait-ce qu'en pensée. En jouir pleinement. Retrouver la fièvre des grands récits, des grands voyages.

Or, en ces temps peu favorables aux projections dans l'avenir et aux boussoles emballées, les bien-pensants, les politiquement corrects, les nouveaux citoyens aseptisés, nous ont fait remiser nos rêves révolutionnaires. Ils en ont même dressé l'acte de décès. Morts de leur belle mort, dépassés, ridicules, malsains, dangereux. D'après eux,

*L'utopie est morte !*

c'étaient des enfantillages qui, concrètement, ne pouvaient aboutir qu'à un régime totalitaire, une dictature sanglante, exactement le contraire de ce que nous prétendions atteindre. Des épousailles pour le meilleur qui tournent au pire. Un cauchemar dissimulé derrière le mirage. Aujourd'hui, le mot même de révolution est devenu tabou. Les gauchistes officiels ne le prononcent plus, de crainte d'effaroucher leurs électeurs. Un comble, l'un d'eux a même déclaré à la télévision : « Je suis tellement réformiste que je suis révolutionnaire » !

Bien sûr, camarades, c'étaient des enfantillages, mais qui soutiendra que l'existence humaine peut être autre chose qu'un enfantillage, une façon tragico-bouffonne de se voiler la face, d'allumer des lampions aux branches des échafauds ? Comment pourrait-il en aller autrement de ces êtres qui se retrouvent sur une planète sans savoir d'où ils viennent et quel est le sens de cette vie qui les mène inexorablement vers la mort ?

Le capitalisme et le social-libéralisme, qui sont aujourd'hui les deux seuls produits politiques disponibles en magasin, ne sont-ils pas eux aussi des enfantillages ? Accumuler le plus de richesses et de pouvoirs possibles, vouloir en quelque sorte lester son existence, alors que la mort est la fin la plus misérable qui soit, alors que les linceuls n'ont pas de poches et les squelettes plus d'oreilles pour retenir les couronnes, n'est-ce pas un enfantillage ? Prétendre freiner cette accumulation au nom de valeurs vaguement réformatrices ou même contestatrices, n'est-ce

*Vive l'utopie !*

pas jouer à l'enfant qui se met en travers de la voie et, les bras tendus, se figure qu'il va arrêter un train lancé à toute vitesse et en plus réussir à monter dedans ?

L'argent, le profit, la puissance, la gloire, la bonne conscience (souvent accompagnée elle aussi d'une soif de pouvoir), la morale distributrice de bons points, sont autant d'illusions et même – au risque de trahir le mot – d'utopies qui ne peuvent se réaliser faute d'une vie immortelle dont on connaît trait exactement le mode d'emploi.

Tout est enfantillage, camarades, ou rien ne l'est. Je penche délibérément pour la première hypothèse et cela ne me gêne pas. Les êtres humains – c'est une banalité de le rappeler – n'ont fait que progresser matériellement, se spécialiser, inventer des bidules de plus en plus perfectionnés (Internet est un moyen technique de communication au même titre que les signaux de fumée des Indiens ou le téléphone, ce n'est pas une utopie en soi), mais ils n'ont pas avancé d'un orteil dans le sens d'une maturité morale ou psychologique. Tout simplement parce que cela leur était impossible, parce que chaque fois ils venaient buter contre l'absurdité de la condition humaine. Alors, ils ont fui, ils se sont réfugiés dans l'utopie, dans le « non-lieu », dans l'univers de nulle part et d'ailleurs.

Si l'« utopie » capitaliste, celle des fous de l'or et de ses privilèges, s'est imposée en déployant ses tentacules sur la globalité du monde, ce n'est pas parce que c'est la

*L'utopie est morte !*

meilleure, seulement parce que, dans son individualisme exacerbé, son arrogance, son avidité, dans ce qu'on peut appeler ses « mauvais sentiments », c'est la plus facile à mettre en œuvre. Un jeu d'enfant précisément. Amasser le plus de richesses et de pouvoirs, les gosses de la maternelle savent le faire naturellement. Les plus doués, les plus gonflés, les plus costauds, pigent tout de suite comment on rafle les jouets des copains, comment on casse la gueule de ceux qui rouspètent et comment en plus on se fait admirer de la majorité passive.

L'enfantillage reste un enfantillage, même s'il se perfectionne, s'il se raffine, s'il se pare de science, de technologie et d'un semblant de démocratie ou de droits de l'homme.

Ne protestez pas, camarades, si je vous dis que la révolution, notre révolution, celle qui consiste à vouloir démantibuler tout cela en s'imaginant qu'il en sortira quelque chose de meilleur, que l'homme deviendra partageur, n'est pas à première vue une utopie plus évoluée que les autres, car fatalement l'espèce humaine retombera dans la situation précédente. Rassurez-vous cependant tout de suite : elle n'est pas moins évoluée. Elle se situe sur le même plan, celui de la vanité de tout effort pour se sortir de la condition humaine lorsqu'on est un être humain. Bref, *a priori* et, je le répète, sur un plan théorique, toutes les utopies se ressemblent pour la bonne raison qu'elles ont le point commun de n'être que des utopies et de ne pouvoir être autre chose que des utopies.

Alors, me demanderez-vous, pourquoi rejeter telle utopie et mettre en avant telle autre ? Au nom de la nuisance de

*Vive l'utopie !*

certaines qui, imposées par la violence, provoqueraient des massacres impressionnants. Jusqu'ici, les carnages qui peuvent être imputés à la mise en pratique des utopies révolutionnaires et plus spécialement « communistes » sont certes impressionnants : le père Staline et son compère Mao ou encore les Khmers rouges n'y sont pas allés avec le dos de l'écumoire. Sous prétexte de construire le bonheur commun, l'État et le Parti ont détruit la société humaine à coups de purges, de terreur et de goulags.

Mais tout cela est insignifiant, du petit boulot, de l'artisanat, à côté des milliards de morts provoqués par la lutte classique pour l'argent et la puissance. (L'idéologie nazie et les fascismes en général se situent dans le droit fil de cette lutte, ils n'en sont qu'une monstrueuse variante.) Aujourd'hui, le capitalisme, mondialisé ou non, entraîne chaque jour des milliers et des milliers de morts bouffés par la misère, les cadences de travail, la pollution, sans parler des guerres qu'il provoque régulièrement. Le social-libéralisme (en fait la gestion sociale du capitalisme) ainsi que la nouvelle contestation réformiste qui marche sur ses traces, loin de freiner cette activité dévastatrice, ne peuvent que l'accompagner, jouer vaguement aux ambulanciers, coller deux trois rustines, inciter à la distribution de quelques miettes, chercher seulement à ce que la situation devienne un peu plus acceptable – un peu moins inacceptable – pour avoir été emballée dans des papiers aux couleurs rose bonbon, vert pastel ou rouge pâlichon. La pièce de théâtre serait-elle moins sinistre, parce que le décor lugubre a été repeint pour la centième fois ?

*L'utopie est morte !*

Écartons donc, camarades, ces leçons de morale (ou de stratégie) que l'on prétend nous donner et revenons à notre point de départ. Toutes les utopies se ressemblent, parce que ce sont des utopies, une façon pour l'homme de transcender son propre esprit, d'être capable de penser des choses qui ne se réaliseront jamais, d'habiter des mondes que personne ne construira.

Mine de rien, cette petite digression nous a fait avancer parce qu'elle nous a confortés dans cette évidence. Il n'y a en réalité que deux grandes utopies : celle qui consiste à dire comme les capitalistes « Toujours plus et chacun pour soi », avec la variante contestato-réformiste « Essayons de limiter les dégâts » ; et celle des révolutionnaires qui lancent « Bousculons tout et faisons du neuf », en sachant que la mise en application de cette dernière catégorie, nous l'avons appris à nos dépens, ne peut aboutir qu'à un éternel retour des choses.

En fin de compte d'ailleurs, du fait de cet inévitable retour à la case départ, on pourrait soutenir qu'il n'y a que des versions d'une seule et même utopie : celle qui consiste à crier plus ou moins désespérément « Vivons notre condition d'être humain », alors que nous ne savons pas grand-chose sur les tenants et aboutissants de cette condition, alors que nous nous engageons dans un sens unique qui est en même temps – on peut le redouter – une voie sans issue. Si nous ajoutons que les croyances religieuses sont de simples variations de l'utopie principale qui présentent cette particularité de faire appel à une

*Vive l'utopie !*

puissance supérieure et surnaturelle pour régler les problèmes, force est de reconnaître que par nécessité nous sommes tous des utopistes, des bâtisseurs de rêves, des buveurs de mirages.

Quel peut être alors le critère indiscutable qui fasse rejeter certaines utopies ? L'inefficacité. Mais, par définition, une utopie est inefficace. Elle n'est qu'une illusion, un trompe-l'œil, un aveuglement. Une fiction. Sur ce plan-là, le capitalisme, le social-libéralisme, la contestation réformiste ou la révolution doivent être placés au même rang. Ils n'apportent aucune solution satisfaisante à la quête désespérée des humains. Ils n'apportent aucune solution du tout. Ils ne répondent, en ce qui concerne du moins les actes préconisés, à aucune des questions que se posent les hommes, lorsqu'il leur arrive à un moment ou l'autre de leur vie d'être conscients.

Quelle pourrait être d'ailleurs l'efficacité d'une utopie ? Certainement pas sa réalisation, puisqu'elle ne peut se réaliser. Une bonne utopie est une utopie qui demeure une utopie, un songe, un monde virtuel, ce qui est le lot de toutes les utopies qui seraient donc, à cette aune, toutes de belles et bonnes utopies.

Un arbre ne se juge ni à ses fruits ni au volume de bois qu'il fournit, seulement au nombre d'oiseaux qui se posent sur ses branches ou encore à la profondeur de son ombre. Mais je ne vois pas pourquoi on jugerait un arbre.

À défaut d'efficacité, obligation est donc de faire appel à un critère que la politique écarte généralement : le

*L'utopie est morte !*

plaisir, lié bien sûr au désir et à la passion. Une bonne utopie est celle qui procure une dose satisfaisante de plaisir à ceux qui y placent leurs espoirs. Aucune utopie ne mènera jamais à rien, mais au cours du voyage elle permettra de passer le temps le moins désagréablement possible.

Repoussons délibérément la tentation de noter que, désir ou pas, plaisir ou pas, tout revient au même, puisqu'un jour chacun se retrouvera dans la mort et le néant et que dans le néant tout s'efface, notamment le souvenir, que l'on ait mené une vie agréable ou non. Ce serait tomber dans le nihilisme qui n'incite pas à tenir des meetings condamnés eux aussi à l'oubli, mais simplement à se taire.

Comment définir le plaisir ? Est-ce une notion universelle ou bien est-elle différente pour chacun de nous ? Mon expérience – mais je pense que vous en avez une semblable – me ferait pencher pour la seconde réponse. Même si la gamme n'est pas illimitée, il existe apparemment en matière politique et sociale, comme ailleurs, plusieurs formes de plaisir, en fait plusieurs façons d'essayer de se libérer des angoisses de la vie. L'appétit d'argent, la soif de pouvoir et de célébrité, la bonne conscience ou le désir de changement, rencontrés précédemment, sont sans conteste sources et vecteurs de plaisir. Ils promettent une satisfaction de plus en plus grande, ce qui est effectivement illusoire et entre bien dans notre sujet. Ils ne peuvent procurer un assouvissement total et sont dès le début voués à l'échec, puisqu'ils vont finir un jour. Chacun

*Vive l'utopie !*

peut cependant y trouver provisoirement et pourquoi pas intensément son compte, dans l'immanence de l'instant, dans la répétition ou dans la nouveauté, l'attente, la surprise, le partage avec les autres, le don du plaisir, ce qui est souvent le meilleur moyen d'accroître son propre plaisir. Là non plus, il n'est pas question d'établir une hiérarchie. Relevant de l'utopie, tous ces plaisirs se valent, c'est-à-dire que pour chacun de nous ils valent tout et ils ne valent rien. C'est une affaire de choix personnel. La preuve que nous existons, différents et multiples.

Dans ces conditions, il serait non seulement abusif mais sans effet réel de prétendre refuser à quelqu'un d'avoir des espoirs, de rechercher un certain plaisir, de s'en délecter individuellement ou collectivement. Il est bien connu que les désirs que l'on n'a jamais essayé de prendre pour des réalités pourrissent en nous et donnent un mauvais goût à la vie.

Ceci étant posé, je ne vois pas au nom de quoi on refuserait à qui que ce soit le droit de trouver son plaisir dans l'utopie révolutionnaire. Ce discours – nul parmi vous n'en sera surpris et ne portera plainte pour tromperie sur la marchandise – visera donc à exposer pourquoi l'utopie révolutionnaire me semble la plus séduisante, la plus exaltante, la plus incandescente, tout en sachant – je le répète pour écarter délibérément tout malentendu – qu'elle n'est qu'une utopie et donc rien de plus ou rien de moins palpable que les autres utopies. Rien de réalisable. Rien de rien. Rien. Le seul luxe dérisoire que nous

*L'utopie est morte !*

pouvons nous offrir. Le souffle de vent que nous pouvons saisir à pleines poignées, en sachant qu'en rouvrant nos mains nous ne trouverons que notre paume immanquablement nue.